

THE ONE DOLLAR STORY



DE
FABRICE
MELQUIOT

22 MARS
→ 16 AVRIL
2022

MISE EN SCÈNE
ROLAND
AUZET

COPRODUCTION
LA VEILLÉE ET ACT OPUS (FRANCE)

THÉÂTRE PROSPERO

THEATREPROSPERO.COM
+1 514 526 6582



THE ONE DOLLAR STORY

DE FABRICE
MELQUIOT

MISE EN SCENE
ROLAND AUZET

Coproduction **Le Groupe de La Veillée** et **ACT Opus (France)**

Texte **Fabrice Melquiot**

Mise en scène **Roland Auzet**

Interprétation

Sophie Desmarais

Voix **Pascale Bussières**

Assistance à la mise en scène **Valery Drapeau, Sandy Caron**

Scénographie et lumières **Cédric Delorme-Bouchard**

Costumes **Sophie El Assaad**

Maquillage et coiffure **Justine Denoncourt**

Vidéo **Pierre Laniel**

Musique **Victor Pavel, Roland Auzet**

Intégration sonore **Bernard Grenon**

Régie **Sandy Caron**

Direction de production **Catherine Comeau**

Direction technique **Michel St-Armand**

Chef électrique **Nicolas Barnoud**

Technicien·nes

**Nicolas Barnoud, Caroline Lortie, Jean-Philippe Bourgeois,
Livio Verona, Valérie Bourque, Dave Bilodeau, Kevin Clément,
Lémuel Mlicoutis, Annie Préfontaine, Charles Laurier**

LA
VEILLÉE

THÉÂTRE
PROSPERO

ACT *Opus*

ROLAND AUZET



MOT DE L'AUTEUR

Je voue à certains écrivains américains une admiration bornée, lucide et pourtant sans limite. Je les aime jusque dans ce que je n'aime pas d'eux ou de leurs livres. Je pense à Brautigan ou Kerouac, Plath, Carver ou Roth. Jeune adulte, mon cœur s'est tourné vers eux, à la faveur d'accidents de lecture ou de rencontres amicales.

Un jour d'hiver, il y a une vingtaine d'années, François Négret m'a le premier parlé de Richard Brautigan, dans un café parisien, Place de la République.

Enzo Cormann m'a conseillé la lecture des Souterrains.

Je ne sais plus comment je suis arrivé aux poèmes de Sylvia Plath, mais j'ai écrit une pièce qu'elle hante de bout en bout et hanté à mon tour, j'ai été frappé un jour à la porte de la maison londonienne où elle se suicida, la tête dans un four.

Julie Vilmont, qui fut ma professeure de théâtre, me jeta dans les nouvelles de Carver, écumées cent fois depuis.

J'ai découvert *Portnoy* et son complexe à 16 ans, attiré par la couverture du livre en format poche, pensant qu'il s'agissait là d'un roman érotique.

À chacun de ces auteurs, je pense comme on nourrit pour des oncles et tantes américains une affection fantasmée, dopée à l'ailleurs, au lointain, à des paysages dont on rêve parce qu'on ne les a pas bus.

Je ne sais pas grand-chose de l'Amérique. New-York, San Francisco, Chicago, ce n'est pas grand-chose. Mais l'infini des fictions produites par ce pays irrigue les yeux et le cortex du commun des mortels; me voilà des grandes villes et des grands espaces l'amoureux colonisé. J'avoue: j'ai consenti et je consens encore à prendre de plein fouet le flux des films, poèmes, romans, nouvelles, que l'Amérique déverse dans les canaux de nos perceptions. La fange et les splendeurs. Les merdes innombrables, les produits manufacturés, et les perles sauvages. Je suis fait de ça comme de la

poésie d'Yves Bonnefoy, je suis fait de ça comme de certains romans de gare qui m'ont autorisé à lire.

The One Dollar Story n'est pas un hommage à la littérature américaine. C'est un voyage à l'intérieur d'une femme qui connaît l'Amérique mieux que moi. Un récit-théâtre, écrit pour être habité à voix haute par un corps en mouvement, une femme enfermée dans l'enquête qu'elle a choisi de mener sur elle-même, et qui pour la résoudre, décide de prendre l'espace.

Chez mes oncles et tantes américains, ce qui me bouleverse, jusque dans l'enfance que je charrie, c'est peut-être ça : leur façon de prendre l'espace.

Je pense à cette chanson du groupe belge Deus, *One advice ? Space*.

Prendre l'espace. Les grands espaces, les petits, l'espace de soi, l'autre en tant qu'espace à prendre. Je sens quand je me mets à ma table que l'écriture s'apparente à cela : une façon à soi de prendre l'espace, les espaces qui nous sont offerts, tous les espaces possibles. Jusqu'au silence, l'espace qui les contiendrait tous.

The One Dollar Story raconte l'épopée intime de Jodie Casterman, entre Oregon et Colorado.

Il est ici question de mensonge et de vérité, d'héritage et de punaises de lit, de l'extraterrestre de Roswell et du massacre de Ludlow.

Leonard Cohen est partout. Pourquoi ? Parce qu'il est partout.

Au centre de l'enquête littéraire et théâtrale qu'on est invité à mener, un mystérieux billet d'un dollar et une question qui est le fondement de tout individu : est-ce que je vis bien la vie que je suis censé vivre ?

La réponse est toujours non.

Fabrice Melquiot

POÈME DE L'AUTEUR

Ce que le théâtre dit

Tu n'es pas seul.

Tu n'es pas simple.

Tu es comme les casse-têtes chinois.

Et puis tu as besoin de poésie pour vivre, comme on a besoin de l'eau ou du pain.

Les poèmes sont tes amis.

Les poèmes, qu'est-ce que c'est ?

Les poèmes, ce sont des textes qui interrogent et s'interrogent, sur le monde pas simple et les gens seuls, sur les problèmes qu'on rencontre, sur les casse-têtes du coeur et nos besoins vitaux.

Les poèmes, ce sont des mots qui en rencontrent d'autres, comme pour la première fois.

Le poète les a placés les uns près des autres, et ce n'est pas par hasard.

Sauf certains poètes qui connaissent très bien le hasard.

Le poète, les poètes sont tes amis.

Les poètes de théâtre, qui savent les mots, les voix, les corps, le temps et l'espace.

Tu sais, dans les poèmes, il n'y a pas que les mots amour, soleil, magie, étoile et soupir.

Parfois, il y a des gros mots dans les poèmes.

C'est possible ? tu te demandes. Mais ça abîme le poème ! tu te dis.

Les poèmes se nourrissent de tous les mots, parce qu'ils sont à l'image du monde, parce qu'ils ne craignent aucune réalité et parce que les voyous ont le droit, de temps en temps, d'aller lécher les belles vitrines des grandes avenues.

C'est la vie, aussi.

Les poèmes, c'est la vie aussi.

La vie pas simple.

La vie complexe.

Comme toi.

Des fois, on les regarde, on les écoute et on se dit : ça m'échappe.

C'est la vie aussi, quand ça échappe.

Ne baisse pas les bras trop facilement.

Laisse tourner dans ta tête et dans ton coeur le petit vélo du poème et demande-toi ce que tu ressens, à l'intérieur.

Sans vouloir comprendre à tout prix.

En cherchant à sentir, juste sentir.

Tu verras naître des mots en toi, comme les lumières qui s'allument dans la ville, le soir.

Regarde-les.

Ecoute-les.

Laisse-toi traverser.

Fais-toi ton opinion.

Fabrice Melquiot

MOT DU METTEUR EN SCÈNE

The One Dollar Story est le fruit d'une longue route... Le projet était prévu en 2020 mais la pandémie nous a tenu à distance les uns des autres, impossible de se rejoindre pour travailler ensemble et partager le projet avec les publics.

Alors en 2020, les répétitions ont commencé, mais différemment...

Cette phrase est bizarre... On devrait dire, les Zoom ont commencé... Ils ont été sophistiqués.

On a ouvert des petites fenêtres numériques pour passer par-dessus l'océan, et tenter de s'entendre sur l'organisation du poème.

Très vite, on a réalisé qu'il ne faut pas chercher à travailler comme d'habitude. Laisser tomber la relation traditionnelle du metteur en scène avec les autres participants à une création mais s'assurer du bon fonctionnement de cette « lucarne magique », scruter la relation de tous au texte de Fabrice Melquiot, essayer de « nourrir » le travail de Sophie dans l'espace scénique et veiller aux intentions du metteur en scène, que je suis...

Le metteur en scène... Quel sens donner à ce mot... En temps normal, une sorte de parole qui énonce des axes d'existence au plateau. Mais à distance... un internaute qui partage avec l'équipe de création une envie d'inventer...

Oui, tout a dû faire partie d'une entente globale, immédiate et fraternelle comme si nous étions sur un radeau en pleine mer avec pour seule mission : que chacun fasse ce qu'il faut pour que le poème advienne.

Autour du texte, nous avons partagé avec Sophie Desmarais des visions d'époques, des emballements personnels qui troublent nos propres questionnements, nourrissent nos parcours. Il est clair que Sophie est Jodie, le personnage de la pièce. D'abord, de la même génération, puis ce supplément d'être frontal, presque « sauvage » parfois, rebelle sûrement et terriblement talentueuse. Il ne s'agit pas de « jouer à Jodie », mais de savoir où sont les traces de Jodie dans Sophie. Dans cette génération trahie par des idéaux bon marché.

Dans une lucarne magique, avec Cédric Delorme-Bouchard (scénographe), nous avons travaillé à la

définition de plus en plus précise de l'espace. Nous avons veillé à ce qu'il donne à l'actrice toutes les possibilités de jeu entre des espaces concrets de récit et ce nécessaire espace intérieur de la folie biographique d'un être (parce que le spectateur est aussi dans la tête de Jodie).

Avec Pierre Laniel (créateur vidéo), nous avons imaginé les flux vidéo. Ils seront là comme autant de possibilités de voir défiler les états de Jodie dans les couloirs du temps du récit.

Quelques mois et quelques vaccins plus tard le voyage vers Montréal a été possible et la joie intense de retrouver les équipes du théâtre Prospero est là.

Mais avant, il est impossible aujourd'hui de ne pas évoquer notre époque et les ombres.

Pas celles qui se drapent de malheur et font claquer leurs armes mais celles qui nous guident, c'est-à-dire hors du temps, peut-être même hors du jugement : les poètes.

Je ne crois pas que Victor Hugo ou Stefan Zweig, les poètes visionnaires se réjouirait de l'état où nous sommes... Le fameux « plus jamais ça » de la deuxième guerre mondiale et les coups de boutoirs qui refusent les horreurs de la guerre ne suffisent plus et le monde s'embrase à nouveau. Des irresponsables jettent une huile incandescente sur un brasier européen à peine refroidi et le contrat des rancœurs est maintenant renouvelé pour trente ans.

Au-delà des injustices et de l'état de sidération, les poètes nous permettent de regarder l'histoire avec distance, de considérer que l'histoire des peuples est notre histoire. On naît poète et on devient citoyen.

Prospero est la maison des poètes.

Je salue cette maison, le courage, l'engagement et la ténacité dont ont fait preuve l'ensemble des équipes de direction, technique, d'administration, de production, les concepteurs et tous les participants à ce *The One Dollar Story*.

Le voyage de Jodie est prêt maintenant. Je vous invite à le suivre...

Roland Auzet

PRÉSENTATION DE LA PIÈCE

Au chevet de son père adoptif mourant, une jeune femme se voit dévoiler un secret qui vient troubler l'histoire qu'elle a toujours tenue pour vraie sur ses parents biologiques. Résolue à démêler le vrai du faux quant aux circonstances de son abandon, Jodie Casterman prend la route pour aller à la rencontre des témoins de la fragile idylle dont elle est le fruit. Tenant de l'album de famille, *The One Dollar Story* raconte son enquête à travers les grands espaces américains.

Au cœur de ce road-trip se trouvent un mystérieux billet d'un dollar et une question au fondement de tout individu :

**est-ce que je vis
bien la vie
que je suis
censé·e vivre?**

Récit-théâtre pour une actrice, le texte mordant de Fabrice Melquiot est un voyage rétrospectif où, dans l'ombre d'artistes iconiques, tels que Leonard Cohen, Trisha Brown et William Forsythe, se dessine une mosaïque de personnages aux rêves avortés. Ensemble, il forme le portrait d'une génération. Ils ont vu le capitalisme et la mondialisation naître et croître sous leurs yeux d'épouvantails, ils ont ajouté dans leurs baisers des pilules neutralisantes, et dans leur mouvement un peu d'incertitude. Ils sont devenus des modernes un peu prolos, un peu marginaux, un peu artistes, un peu aux ordres, un peu paumés, un peu trouvés.

PARCOURS ET BIOGRAPHIES

METTEUR EN SCÈNE

ROLAND AUZET

Il se définit lui-même comme un « écrivain de plateau ». Formé dans plusieurs conservatoires nationaux en France et à l'étranger, élève au cursus de composition de l'IRCAM et élève à l'École de Cirque d'Annie Fratellini, Roland Auzet est aussi lauréat de la Fondation Marcel Bleustein-Blanchet en 1991 et Premier prix au concours international de musique de Darmstadt. Depuis plusieurs années, il réalise des ouvrages de « théâtre et musique » travaillant avec les codes de la représentation du théâtre, de l'opéra et du théâtre musical. Depuis 2015, il crée, en complicité avec La Chartreuse de Villeuneuve-les-Avignon, une académie artistique internationale TOTEM(s) pour les jeunes auteurs et compositeurs d'aujourd'hui. En 2016, sa compagnie Act-Opus devient compagnie au Rayonnement National et International et il est nommé Officier des Arts et des Lettres. Il est aujourd'hui artiste associé : au théâtre de l'Archipel, scène nationale de Perpignan, à l'Opéra de Limoges, au Théâtre, scène nationale de Saint Nazaire, au théâtre Prospero à Montréal. L'ensemble de ses projets réalise de nombreuses tournées en France et à l'étranger. Ses dernières créations sont : *Nous l'Europe, banquet des peuples*, texte de Laurent Gaudé, avec 11 comédiens et un grand chœur, créé au Festival d'Avignon en juillet 2019, *Hedda Gabler, d'habitude on supporte l'inévitable*, d'après Ibsen et des textes de Falk Richter, créé à Perpignan en février 2019, *Dans la solitude des champs de coton*, de Bernard Marie Koltès, version en mandarin, créé au Théâtre national de Taipei (Taiwan) en 2018, *Écoutez nos défaites, END*, texte de Laurent Gaudé, avec Gabriel Arcand et Thibault Vinçon, créé au théâtre Prospero (Montréal) en 2018, *VxH - la voix humaine*, de Jean Cocteau et des textes de Falk Richter, créé en 2018 et dans le cadre du Festival Manifeste de l'Ircam au Centquatre-Paris en juin 2018.

Avec Fabrice Melquiot, il a notamment créé : *La nuit les brutes*, avec Anne Alvaro et Clotilde Mollet, *Aucun homme n'est une île*, avec Julien Romelard, *Steve Five - king different*, opéra de chambre, commande de l'Opéra de Lyon.

AUTEUR

FABRICE MELQUIOT

Fabrice Melquiot est né à Modane en 1972. Il a publié une trentaine de pièces chez L'Arche Editeur. Ses premiers textes *Les petits mélancoliques* et *Le jardin de Beamon* sont publiés à l'École des loisirs et diffusés sur France Culture. Il reçoit le Grand Prix Paul Gilson de la Communauté des radios publiques de langue française, le prix SACD de la meilleure pièce radiophonique, le prix Jean-Jacques Gauthier du Figaro et deux prix du Syndicat National de la Critique : révélation théâtrale, et pour *Le diable en partage* : meilleure création d'une pièce en langue française. Associé pendant six ans au metteur en scène Emmanuel Demarcy-Mota au Centre Dramatique National de Reims, Fabrice Melquiot voit ses pièces montées au Théâtre de la Bastille et au Théâtre des Abbesses à Paris. Cette collaboration se poursuit désormais au Théâtre de la Ville, à Paris, où Fabrice Melquiot est auteur associé et responsable du développement en jeune public. D'autres metteurs en scène ont choisi de se confronter à son écriture (Dominique Catton, Patrice Douchet, Paul Desveaux, Vincent Goethals, Michel Belletante, Michel Dydim, Gilles Chavassieux, Jean-Pierre Garnier, Christian Duchange, Franck Berthier, Stanislas Nordey...). En 2008, il a reçu le Prix Théâtre de l'Académie Française pour l'ensemble de son oeuvre. Ses textes sont traduits et représentés dans une douzaine de langues.

INTERPRÈTE

SOPHIE DESMARAIS

Sophie Desmarais est une actrice québécoise qui développe une carrière autant au théâtre qu'au cinéma. Elle participe à de nombreux longs-métrages dont *Le grand départ*, *Funkytown*, *Curling* et *Décharge*. En 2013, elle se démarque dans deux films présentés au Festival de Cannes : *Sarah préfère la course* de Chloé Robichaud et *Le démantèlement* de Sébastien Pilote. La même année, elle tient un rôle principal dans *Chasse au Godard d'Abbittibbi* d'Éric Morin. Elle interprète des rôles majeurs dans deux autres longs-métrages projetés en 2014 : *Qu'est-ce qu'on fait ici ?* de Julie Hivon et *Henri, Henri* de Martin Talbot. Elle obtient en 2015 un rôle principal dans le film anglophone *Gurov and Anna* de Rafaël Ouellet. On l'a vue récemment dans *La version nouvelle*, de Michael Yaroshevsky.

Elle a obtenu différents prix : Prix du meilleur espoir féminin du Festival du film canadien de Dieppe, Prix Spark du meilleur acteur émergent de l'industrie cinématographique, Prix de la meilleure actrice du Festival Int'L du cinéma indépendant de Buenos Aires.

Au théâtre, de grands rôles lui sont aussi offerts. Elle s'illustre entre autres dans *Les muses orphelines*, *Qu'est-ce qui reste de Marie-Stella*, *L'avare*, *Norway Today* (une première collaboration avec Le Groupe de la Veillée, au Prospero) et *Yukonstyle*. En 2010, elle obtient le prix de la relève Olivier Reichenbach pour son rôle d'Héro dans la pièce *Beaucoup de bruit pour rien* au TNM; à ce même théâtre, elle incarne la docile Agnès dans *L'école des femmes* mis en scène par Yves Desgagnés et le mythique personnage de Lady Anne dans la pièce *Richard III* mise en scène par Brigitte Haentjens. Toujours au TNM, elle a interprété Mélisande dans la pièce *Pelléas et Mélisande* en 2016 (m.e.s. Christian Lapointe). On a pu la voir dans *Les Marguerites* à l'Espace Go en 2018 (m.e.s. Denis Marleau).

Au petit écran, on a entre autres pu voir la comédienne dans *C'est comme ça que je t'aime*, *Prémonitions*, *Mon ex à moi*, *Yamaska* et *La Galère*.

PERSONNALITES ET COURANTS D'INFLUENCE DANS LA PIÈCE

LEONARD COHEN (1934-2016)

Leonard Norman Cohen, poète, romancier, auteur-compositeur-interprète montréalais. Il a été un des artistes canadiens les plus révéés du 20e siècle. Artiste sage, spirituel, bohème et romantique, il a produit un ensemble d'oeuvres littéraires acclamé et s'est bâti une grande carrière dans l'industrie de la musique populaire. Dans sa poésie, ses romans et sa musique, il se questionne constamment sur la condition humaine et puise dans les thèmes de l'amour, du deuil, et de la mort et son engagement pour son art. Improbable vedette poétique de la pop, Leonard Cohen s'est démarqué par l'imagerie intense et la profondeur de ses paroles – qu'il livre à l'aide de sa voix bourrue au registre restreint s'étant intensifiée et assombrie avec l'âge – et des mélodies simples et chantantes. Il cultive un intérêt pour l'écriture, en particulier la poésie, dès le plus jeune âge.

L'auteur de *Suzanne* a commencé sa carrière en publiant des recueils de poésie dès les années 50, puis des romans à partir des années 60, avant de mêler textes et musique. Grand admirateur des poètes de la Beat generation et des poètes maudits, il a nommé sa fille Lorca, en hommage à Federico Garcia Lorca, qu'il a découvert adolescent.

Le chanteur apparaît comme une figure emblématique dans le récit théâtral de *The One Dollar Story*. Il servira de repère historique, culturel et dramaturgique.

La disparition de Cohen, à 82 ans le 10 novembre 2016, a entraîné d'innombrables hommages et messages de chagrins, notamment dans les grands médias internationaux. La tristesse des journalistes et chroniqueurs est d'autant plus sincère que la plupart d'entre eux font partie de la génération X. Ces personnes nées dans années 1960-1970, après le baby-boom, ont découvert puis adulé Leonard Cohen qui a accédé au statut de star en 1988 avec l'album *I'm Your Man*.

Sources :

Encyclopédie Canadienne

Les multiples vies de Leonard Cohen, Journal Le Soleil

Leonard Cohen, David Bowie, Prince... La génération X, orpheline de ses idoles, Journal 20 minutes

TRISHA BROWN (1936 - 2017)

Trisha Brown, l'une des principales inspiratrices de la postmodern dance, s'est faite connaître du public, avec ses premières performances réalisées au Judson Dance Theater de New York dans les années 60. Ce «lieu qui a révolutionné la danse», selon un critique de l'époque, est alors imprégné d'un esprit d'indépendance et de total irrespect envers la gestuelle affectée de l'époque, qualités qui sont toujours présentes chez Trisha Brown, même quand elle présente son travail dans les grands opéras du monde entier.

Avec sa compagnie, fondée en 1970, elle commence par explorer le territoire de son quartier new-yorkais d'adoption, Soho, en créant des pièces spécialement conçues pour des lieux alternatifs, toits et façades d'immeubles, où elle flirte avec la gravité, s'y pliant ou s'en affranchissant. Avec « Man Walking Down the Side of a Building », tout en annonçant la nouvelle manière de voler qu'elle a par la suite développée dans son « Orfeo » de Monteverdi, en 1998, elle inspire le travail de nombreux chorégraphes et metteurs en scène en quête de lieux insolites et déroutants pour faire évoluer les corps.

Source : *Un entretien avec Trisha Brown*, Numeridanse.tv

WILLIAM FORSYTHE (1949)

Le chorégraphe américain William Forsythe a marqué la fin du XXe siècle en renouvelant le ballet qu'il a dégagé de ses liens avec le répertoire classique. Il n'avait que 23 ans lorsqu'il devient chorégraphe résident de la compagnie de Ballet de Stuttgart en Allemagne.

Par ses oeuvres, William Forsythe veut transcender la danse, ses chorégraphies reflètent une grande partie des intérêts qu'il a développé pour la science, les mathématiques, la linguistique, la philosophie, etc. Il cherche à synthétiser ces différentes approches dans l'esthétique de ses ballets.

Source : Encyclopedia Universalis

BEAT GENERATION (1950)

Au milieu du XXe siècle américain, les aventures souterraines d'un groupe de compagnons et le retentissement de leurs écrits mènent à l'arrivée d'une nouvelle génération, émergeant des enclaves bohémienne de Greenwich Village et de la Bay Area. S'agissant d'abord à la dérobée de la société, la nature trépidante de ces écrivains, qui se répand parmi la jeunesse américaine à la fin des années cinquante, met ainsi en branle un mouvement contreculturel s'étendant à l'échelle nationale.

De son emploi argotique dans les milieux obscurs, l'expression beat devient largement utilisée afin de désigner cette génération et ses principaux inspirateurs qui, au détour de la Seconde Guerre mondiale, se rassemblent autour d'une conscience commune, d'une vision mystique de l'Amérique – et de leurs expériences humaines. Selon son sens originel, le terme beat symbolise une personne à la fois abattue, lasse et marginale; l'atteinte de ces bas-fonds de l'âme lui confère, par le fait même, un esprit particulièrement illuminé, perspicace et grand ouvert. Non seulement capturée par le tour de force littéraire des beats, cette sensibilité, en proposant un regard nouveau sur les États-Unis, offre une alternative au conformisme ambiant. Ainsi, par sa mise à l'épreuve des normes et des attentes de l'époque, la façon de vivre des membres de la Beat Generation, aux côtés de la publication de leurs ouvrages, se révèle d'une importance primordiale à l'élaboration de ce mouvement contreculturel et, surtout, à son accueil subséquent par la société. Dans le contexte historique et sociodémographique des années cinquante, l'union entre la spontaneous bop prosody et l'art de vivre absolu des beats exerce une aura certaine sur les jeunes qui brûlent pour le changement, mais également sur la presse écrite et les autres grands canaux médiatiques, avides de caractériser ce nouveau phénomène échappant aux définitions.

Par l'action de ces derniers, la Beat Generation est désormais tenue comme une manifestation, possiblement la première dans l'histoire, de l'annexion rapide d'un mouvement d'avant-garde au sein de la culture de masse. Cette transition, en entraînant dans son sillage l'assentiment ou la résistance aux États-Unis, est le reflet de la montée manifeste d'une génération « rising from the underground, the sordid hipsters of America, a new beat generation ».

Ce passage, qui propulse la Beat Generation au rang de phénomène populaire, constitue une étape aussi déterminante que dissonante de son parcours jusqu'alors anonyme; au commencement, à l'instar du milieu excentrique qu'il fréquente et à partir duquel il puise son inspiration, le mouvement est purement underground. De même, si ses débuts littéraires sont dorénavant notoires, la Beat Generation acquiert son nom et son sens, à l'insu de tous, au milieu des années quarante. Au cours de cet épisode, le mouvement se développe au rythme des rebondissements survenant au sein d'un groupe bigarré d'amis, et duquel se dégageront, par la suite, ses porte-étendards les plus emblématiques : Jack Kerouac, Allen Ginsberg et William S. Burroughs.

Empreints d'idéaux libérateurs et appelés par les lettres, ces derniers rédigent discrètement et respectivement certaines des oeuvres phares de la Beat Generation : *On the Road*, *Howl and Other Poems* et *Naked Lunch*. Le caractère beat de leurs « literary artifacts » se consolide pleinement lors de cette phase, soit au tournant des années cinquante et au terme de leurs tribulations antérieures, réalisées en marge de la société. Au bout du compte, en raison de ses membres qui « vanished into jails and madhouses, or were shamed into silent conformity », la force inspiratrice ayant forgé ce mouvement littéraire d'avant-garde appartient à une période révolue. Or, bien qu'aux yeux de ses instigateurs elle semble arrivée à échéance, la Beat Generation obtient une reconnaissance populaire sans précédent à la toute fin des années cinquante; l'attention fulgurante dont elle est l'objet signifie son entrée formelle dans la culture américaine.

Source : *De la Beat Generation au beatnik : la massification d'une contreculture souterraine par la presse écrite, 1945-1965*, écrit par Marie-France Leclerc

EQUIPE DU THÉÂTRE PROSPERO

Direction générale et artistique

Directeur artistique et codirecteur général **Philippe Cyr**
Codirecteur général **Vincent de Repentigny**
Conseillère artistique **Carmen Jolin**

Administration

Directrice administrative **Suzanne St-Denis**
Adjointe administrative **Liliane Paquin**
Comptable **Natacha Osadchuck**

Production

Directrice de production **Catherine Comeau**
Consultant à la production **Pierre Mainville**
Directeur technique et location des salles **Michel St-Amand**

Communications

Directeur des communications **Hubert Larose St-Jacques**
Adjointe aux communications **Ninon Jamet**
Relations de presse **Alain Labonté Communications**
Conception graphique **Principal Design**

Billetterie et accueil

Responsable de la billetterie **Éloïse Krumke**
Guichetier-ères **Caroline Boivin, Éric Charland**
Équipe d'accueil **Félix Chabot-Fontaine, Mathieu Dufort, Évelyne Londei-Shortall, Sarah Massicotte, Iris Merlet-Caron, Mikael Morin, Cha Raoutenfeld, Samuel Thériault, Adèle Hugbéké**

Entretien

Responsables de l'entretien **Nery Rolando Rubi, Marisela Alvarez**

Membres de la corporation du Groupe de La Veillée

Gabriel Arcand, Carmen Jolin, Pierre Mainville, Téo Spsychalski

Équipe d'ACT Opus

Directeur artistique **Roland Auzet**
Responsable développement projets **Agathe Bioulès**

Carmen Jolin, Philippe Cyr et Vincent de Repentigny tiennent à souligner l'engagement formidable des artistes, technicien·nes et administrateur·trices des deux compagnies, La Veillée et ACT Opus, réunies dans cette coproduction. Merci aux membres des conseils d'administration pour leur soutien précieux. Bravo à tous et à toutes!